

III. — L'ART ET LES BEAUX-ARTS

L'art, sa fin. — L'art est l'expression de la beauté idéale sous une forme sensible. Il repose sur ce principe que toute forme matérielle est le symbole plus ou moins expressif d'une force, d'une idée, d'une vie; mais il ne prend pas les formes au hasard; il choisit, pour rendre la beauté invisible qu'il conçoit, les formes sensibles les plus idéales, les mieux adaptées à l'idée.

« Tel est l'objet ou, si l'on veut, la fin prochaine de l'art. A vrai dire, assigner la fin de l'art, c'est assigner la fin du beau lui-même, puisque la fin de l'art n'est autre chose que le beau. Ainsi l'art devra se proposer de produire sur nous, par la représentation du beau, les effets que le beau produit lui-même. Le beau nous plaît, nous ravit, enlève notre admiration, parce qu'il est une révélation de la perfection, de l'harmonie, de l'ordre; exciter en nous ce délicieux sentiment, nous faire aimer et admirer ces grandes choses, voilà la tâche, voilà l'idéal de l'art. » (P. VALLET.)

Principales théories sur l'art : idéalisme et réalisme. — Il existe relativement à l'art deux systèmes principaux : l'idéalisme ou spiritualisme, qui le définit « la représentation de l'idéal » et lui donne pour fin de transfigurer la réalité et d'idéaliser la nature¹; le réalisme ou naturalisme, qui définit l'art « l'imitation de la nature », et ne lui donne d'autre but que de reproduire la réalité perçue par les sens.

Deux choses sont nécessaires à toute œuvre d'art : l'idée et la forme, l'idéal et le réel. L'idée, dans le Moïse de Michel-Ange, par exemple, c'est la puissance, l'autorité souveraine du législateur des Hébreux; la forme, c'est la taille, l'attitude, l'expression de Moïse : solidement assis, il semble inébranlable. L'art est l'union harmonieuse de l'idéal et du réel, de l'idéal réalisé dans un type de la nature, du réel transfiguré par l'idéal. Comme l'homme lui-même, il se compose d'un élément rationnel et d'un élément sensible; il est esprit et corps. On ne peut pas plus le concevoir tout idéal ou tout réel qu'on ne peut concevoir l'homme tout âme ou tout corps. L'homme borné aux impressions sensibles est un homme imaginaire, aussi bien que l'homme concentré dans l'intuition spirituelle : l'idéalisme pur est contre nature, aussi bien que le réalisme pur. Si l'art ne s'inspire pas constamment de la nature, il tombe dans l'abstraction ou dans la fantaisie; s'il ne s'inspire que du sensible, la meilleure partie de la nature, la partie idéale lui échappe complètement.

Subordonner le corps à l'âme, les sens à l'esprit, mais non les séparer, telle est la loi de l'homme; subordonner la forme à l'idée, le réel à l'idéal, telle est la loi de l'art. Le difficile, c'est la proportion qu'il convient de donner à ces

¹ Nous avons indiqué un autre sens de ces mots, à propos du problème de l'origine des idées. — Le mot réalisme s'emploie encore en pédagogie, par opposition à humanisme, pour désigner l'éducation où dominent les procédés et les études scientifiques, par opposition à celle où dominent les lettres.

deux éléments. Si l'élément spirituel s'affaiblit, on tombe dans le culte excessif de la forme, et on altère l'art, on le dégrade, en croyant le perfectionner; le grand, le puissant, devient l'extraordinaire, le colossal, le gigantesque; l'ornement se change en luxe, la variété en prodigalité, la dignité en emphase, l'élégance en affectation; la noble simplicité, la sobriété, deviennent la recherche ou le maniéré, le risible n'est plus que le grotesque ou le trivial, la grâce dégénère en mollesse et en afféterie. — Pour se rendre compte de cette évolution ou plutôt de cette dégradation de l'art, il n'y a qu'à considérer la transformation de l'art grec par les Romains, ou, mieux encore, celle de notre art classique du xvii^e siècle par le xviii^e et par les romantiques du xix^e.

En bornant l'art à n'être que l'imitation de la nature, c'est-à-dire une copie du réel, le naturalisme supprime l'un des termes de l'art; il supprime l'art lui-même, puisqu'il lui ôte sa raison d'être. L'imitation est un moyen, non un but. Le vrai but de l'art, c'est l'idée. Expression sensible de l'idéal, du beau immatériel, l'art est, par essence, idéaliste. L'idée ôtée, on n'a plus que le culte de la forme pour elle-même, du réel pour lui-même; ce n'est plus une interprétation de la nature, c'est une photographie. Pour le peintre réaliste, par exemple, toute la perfection de l'art consiste à produire l'illusion par la ressemblance. S'il peint un ulcère, ce ne sera pas pour donner le spectacle d'un homme de caractère dominant la douleur, mais pour montrer une plaie, avec tous ses détails repoussants. Cela peut produire de l'effet, ce n'est pas beau. « Tout peintre et tout statuaire qui ne sait pas montrer, dans toutes ses figures, l'immatérialité et l'immortalité de l'âme ne produit rien qui soit vraiment beau. » (JOUBERT.)

Le spiritualisme assigne à l'art une fin supérieure, sinon directe, du moins impliquée dans la recherche du beau et de l'idéal : l'élévation des âmes. Pour élever les âmes, l'art doit reproduire la nature de manière à manifester ce qui élève; or ce qui élève, c'est, non la réalité, toute la réalité prise en bloc et sans choix, mais le beau, qui partage, avec le vrai et le bien, la vertu de transformer en soi l'esprit qui le contemple; c'est le beau moral surtout, qui nous émeut et nous enlève à nous-mêmes pour nous porter à sa propre hauteur.

Ces principes sont la condamnation de la théorie de l'art pour l'art. Si cette théorie signifiait que l'art a un objet propre, distinct de tout autre, une sphère où il peut librement se mouvoir, personne ne la contesterait. Mais les partisans de l'art pour l'art l'entendent tout autrement. Pour eux l'art est libre, indépendant, séparé de la morale; il est pour lui-même et ne relève que de lui-même. Ce qui revient à dire que l'art occupe, dans la création, une place exceptionnelle; car rien n'y est par soi ni pour soi, tout y est pour une fin supérieure à lui-même.

La loi morale, étant l'expression de l'ordre essentiel voulu de Dieu, domine tout. L'activité de l'homme ne peut sur aucun point être affranchie de l'obligation de réaliser sa loi, de tendre à sa fin dernière. En mainte circonstance, la conquête du beau est au même prix que la fidélité au bien.

Entre la morale et l'art, comme entre le bien et le beau, il y a une différence, non séparation, encore moins antagonisme. Ni l'art ne peut décliner l'autorité de la morale, ni la morale s'arrêter à la frontière de l'art. Autre n'est pas la conscience de l'artiste, autre celle de l'homme : l'homme doit répondre des œuvres de l'artiste¹.

¹ L'artiste, l'homme. — L'artiste est une personne humaine qui applique ses facultés à la création du beau. Impossible de séparer l'homme de l'artiste; la valeur de celui-ci est dans une dépendance nécessaire de la valeur de celui-là. Les défaillances et les chutes de l'artiste sont les conséquences des abaissements de l'homme. « Le vers se sent toujours des bassesses du cœur, » a dit Boileau. L'artiste se met lui-même dans ses œuvres : une œuvre d'art, c'est une âme qui se montre, c'est une force qui se déploie et qui, en se montrant au dehors telle qu'elle est au dedans, donne une secousse aux autres âmes et leur communique, par le charme de la beauté vraie ou par la fascination de la beauté fautive, la passion du bien ou la contagion du mal. « L'artiste véritable ne voit pas la réalité telle qu'elle

Sources d'inspiration : imitation, fiction, idéal. — Pour produire le beau, l'art peut suivre trois voies différentes : l'*imitation*, qui copie la nature; la *fiction*, qui crée des œuvres purement imaginaires, souvent étrangères ou contraires aux lois de la raison; l'*idéal*, qui interprète, transforme, élève la nature et crée des types conformes à la raison, mais à une raison supérieure. — Les contes de fées, les romans d'aventures, les comédies d'intrigue, les œuvres où dominant le caprice, la fantaisie, la caricature, le merveilleux, sont des formes de la fiction. — Harpagon, Alceste, M. Jourdain, sont un avare, un misanthrope, un bourgeois vaniteux, *idéalisés*. Le Cid, Polyucte, Andromaque, sont la personnification ou l'idéal du chevalier, du martyr, de l'épouse et de la mère.

Dans le langage usuel, on confond quelquefois l'adjectif *idéal*, au sens de qui n'a d'existence que dans l'idée ou l'esprit, avec *imaginaire*, signifiant : qui n'existe que dans l'imagination, qui n'est point réel. Exemple : des êtres *idéaux*, *imaginaires*. Ainsi entendu, l'idéal est, comme l'imaginaire, l'opposé du réel. Un voyage dans la lune, par exemple, malgré les allusions à la vie réelle, est purement idéal, imaginaire.

Au sens philosophique, l'*idéal*, c'est le réel conçu sans les imperfections qu'il a dans la nature. Un homme *idéalisé*, c'est un homme plus vraiment homme que ceux que nous voyons dans la vie; c'est la conception de ce qu'il serait, si rien ne venait mettre obstacle au libre et harmonieux épanouissement de toutes ses facultés.

Une chose peut être idéale, et cependant exister aussi réellement que la matière palpable. Le triangle, par exemple, sur lequel opère le géomètre, est un triangle idéal. Il est possible que le géomètre ne se doute pas qu'il y ait un Dieu, comme dit Leibniz; mais, qu'il le sache ou non, son triangle idéal est réel en Dieu. Il en est de même de toutes les formes de l'existence, de toutes les qualités positives insuffisantes et imparfaites, que nous apercevons dans les créatures : elles ont leur idéal en Dieu.

Tous les êtres ont en Dieu une existence idéale bien supérieure à leur existence réelle. Avant la création, ils existaient dans l'intelligence divine à l'état d'idées ou d'archétypes. Cette existence idéale des êtres était et est toujours plus parfaite que l'existence objective, celle-ci étant nécessairement finie et imparfaite, comme tout ce qui a été créé. C'est donc en Dieu que les êtres ont leur existence la plus vraie et la plus élevée. C'est ce qu'enseigne saint Thomas : Les créatures ont en Dieu une existence plus vraie qu'en elles-mêmes. Dieu connaît jusqu'à quel point son essence est imitable par telle créature. Il la connaît comme exemplaire ou idée de cette créature; par conséquent, la beauté de la créature n'est pas autre chose qu'une participation de la divine beauté, et les différents êtres sont beaux dans la mesure où ils nous manifestent la beauté qui est en Dieu. « Les choses invisibles de Dieu, dit saint Paul, sont entrevues intellectuellement dans les choses créées. » Dieu ne pouvait prendre qu'en lui les

est, mais telle qu'il est. Il y met de soi, et en la regardant, il la transfigure. » (TONNELLÉ.)
« L'obligation de travailler à élever l'humanité est en raison directe de la puissance; ici, comme en toutes choses, les responsabilités sont proportionnelles aux puissances. Ce qui rend les artistes responsables devant l'humanité d'une grande part de ses décadences, c'est la puissance inhérente à l'art lui-même. » (P. FÉLIX.)

types des choses. Poursuivre l'idéal, c'est donc s'élever vers Dieu, cause exemplaire, en même temps que cause efficiente et finale des choses.

La fiction et l'idéal ont pour caractère commun d'être autre chose que le réel; mais la fiction est simplement le contraire de la réalité, et souvent elle lui est inférieure; l'idéal complète la nature, la rend plus parfaite, plus conforme à la vérité en la débarrassant des accidents et des laideurs qui la voilent et l'obscurcissent. La fiction ou l'utopie est indépendante de l'essence des êtres, tandis que l'idéal est réalisable; il est à la fois vrai et possible; ce n'est pas une simple possibilité logique, mais un modèle qui se propose à notre activité et l'élève à lui par le charme de sa beauté.

En tout, l'idéal dirige l'effort, suscite les dévouements, transfigure la vie et en multiplie la valeur en faisant d'elle, dans tous les sens, ce « qui doit être ».

Classification des beaux-arts. — On peut classer les beaux-arts, par rapport aux sens esthétiques, en deux groupes : les uns s'adressent à la vue : l'*architecture*, la *sculpture* et la *peinture*; les autres à l'ouïe : la *poésie* et la *musique*. Mais cette division toute subjective ne nous apprend rien de leur perfection relative et de leur degré d'expression. Voici l'ordre dans lequel on les classe généralement, à ce dernier point de vue : la *poésie*, la *musique*, la *peinture*, la *sculpture*, l'*architecture*.

L'*architecture* représente le beau par des lignes et des formes géométriques. Plusieurs auteurs lui donnent le pas sur la sculpture, parce que, plus que celle-ci, elle donne le sentiment de la grandeur et de l'infini.

La *sculpture* a pour objet les formes du monde organique dans ses deux règnes, végétal et animal, surtout le corps humain, la plus noble de toutes les formes.

La *peinture* réunit les avantages de la couleur à ceux de la perspective et du dessin : elle est plus pathétique, plus immatérielle que la sculpture¹.

La *musique* est, par excellence, l'organe du sentiment; elle rend des pensées et des émotions qui échappent à la poésie et aux autres arts par l'indéfini; mais elle émeut plutôt qu'elle n'éclaire; elle manque de précision dans son expression.

La *poésie* est le plus beau, le plus clair, le plus précis de tous les arts; l'instrument dont elle se sert, la parole, est le plus immatériel, le plus étendu, le plus rapproché de la pensée.

Aussi la poésie est-elle prise comme la mesure de la beauté de toutes les œuvres artistiques. On admire la poésie d'un beau tableau, d'une statue expressive, d'un édifice majestueux.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

1. — Des goûts et des couleurs, on ne dispute pas. — La Bruyère répond à ce proverbe populaire, quand il dit : « Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature; celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. »

La maxime populaire est vraie, s'il s'agit uniquement du goût physique, qui, relevant de la sensibilité, est tout personnel et ne saurait être discuté; elle est fautive, si on l'applique aux œuvres de la nature et de l'art; car il s'agit ici de

¹ Le dessin, qui est « la probité de l'art », suivant le mot d'Ingres, est le point de contact de la sculpture et de la peinture. — On pourrait peut-être appliquer à ceux qui ont essayé de réunir les avantages de ces deux arts en peignant des statues, le mot de César à un maître de déclamation : « Tu parles trop pour un homme qui chante, tu chantes trop pour un homme qui parle. » On appelle arts *plastiques* ceux qui s'occupent de reproduire la forme : la sculpture, la statuaire, l'art de faire des figures avec des matières molles. On dit de la poésie qu'elle est *plastique*, quand elle s'efforce, par le vers, de peindre et de sculpter.

4. — PENSÉES. — Sur le beau. — Il n'y a de beau que Dieu ; et après Dieu, ce qu'il y a de plus beau, c'est l'âme ; et après l'âme, la pensée, la parole. Or donc, plus une âme est semblable à Dieu, plus une pensée est semblable à une âme, et plus une parole est semblable à une pensée, plus tout cela est beau. (JOUBERT.)

La nature bien ordonnée, contemplée par l'homme bien ordonné, est le fondement, la base, l'essence du beau poétique. (Id.)

On ne peut trouver de poésie nulle part, quand on n'en porte pas en soi. (Id.)

Le plus humble style donne le goût du beau, s'il exprime la situation d'une âme grande et belle. (Id.)

Le goût est la conscience littéraire de l'âme. (Id.)

En littérature, ce sont les premières saveurs qui forment ou déforment le goût.

Le sublime est la cime du grand. (Id.)

Le génie commence les beaux ouvrages, mais le travail les achève. (Id.)

Ce qui est singulier étonne une fois, mais ce qui est admirable est de plus en plus admiré. (Id.)

Dans l'âme, le beau et le bien ne font qu'un : il n'y a pas d'âme vraiment belle qui ne soit bonne, ni d'âme vraiment bonne qui ne soit belle. Comme l'ont dit très bien les sages, l'honnête et le beau spirituel ne font qu'un. (SAINT THOMAS.)

Tout ce qui est véritablement sublime a cela de propre, qu'il élève l'âme et lui fait concevoir une plus haute opinion d'elle-même, la remplissant de joie et de je ne sais quel noble orgueil. (LONGIN.)

Sur le goût. — Quand notre mérite baisse, notre goût baisse aussi. (LA ROCHEFOUCAULD.)

L'homme ne peut lire que ce qu'il goûte, et ce qu'il goûte est la mesure de sa raison. (LACORDAIRE.)

Sur l'idéal. — Celui qui voit l'idéal qu'il exprime n'est jamais satisfait de son œuvre : c'est qu'il y trouve son modèle toujours tronqué par quelque endroit. Celui qui parle sans idéal est heureux de tout ce qu'il dit : c'est qu'il ne peut le comparer à ce modèle qu'il ne voit point. L'orgueilleux est un homme qui n'a pas d'idéal. (GRATRY.)

« Les esprits qui s'élèvent et deviennent vraiment grands sont ceux qui ne sont jamais satisfaits d'eux-mêmes dans leurs œuvres accomplies, mais qui tendent toujours à mieux dans leurs œuvres nouvelles. » (CL. BERNARD.)

Sur l'admiration. — Une disposition trop commune à notre temps, c'est qu'on blâme plus volontiers que l'on n'approuve. Pour ne parler que des auteurs, on s'évertue à découvrir leurs défauts avant de mettre en lumière leur mérite. Un esprit de scepticisme littéraire, contre lequel il importe de protéger nos études, tend à dépraver le goût, ou, tout au moins, à émousser le sens du beau et à paralyser la faculté d'admirer. En même temps que les pires écrits trouvent des lecteurs plus nombreux, les chefs-d'œuvre consacrés excitent moins de transports. Dès qu'il faut employer des formules admiratives, on hésite, on entre en défiance, on a peur de passer pour un naïf en s'abandonnant aux plus naturelles émotions... On en arrive à se défendre de l'enthousiasme comme d'un ridicule, et il semble que l'intelligence, le savoir et le goût se mesurent à l'art même de critiquer avec plus de malice. Pour donner aux études une durable assise, c'est par le respect et l'admiration qu'il faut commencer... L'admiration est, dans l'éducation des enfants, un élément de premier ordre ; la morale y trouve son compte, comme la littérature. » (E. MANUEL, Rapport sur le concours de 1885, agrégation de l'enseignement secondaire des jeunes filles.)

Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Renan rend à M^{re} Dupanloup le témoignage suivant : « C'était un éveillé incomparable ; pour tirer de chacun de ses élèves la somme de ce qu'il pouvait donner, personne ne l'égalait... Il répétait souvent que l'homme vaut en proportion de sa faculté d'admirer. »

« Il est bon d'admirer. En tenant continuellement les regards élevés, nos esprits eux-mêmes s'élèvent ; et tout ainsi qu'un homme, en s'abandonnant aux habitudes de dédain et de mépris pour les autres, est sûr de descendre au niveau de ce qu'il méprise, ainsi les habitudes opposées d'admiration et de respect enthousiaste pour le beau nous communiquent à nous-mêmes une partie des qualités que nous admirons. » (D^r ARNOLD.)

Bacon a dit : « L'admiration est le principe du savoir. » Axiome sublime,

ajoute Ozanam. L'harmonie de la nature, qui est l'objet de la science, est en même temps un foyer de poésie : elle est vérité et beauté.

Nisard dit, en parlant du théâtre de Corneille, où l'admiration est le principal ressort : « L'admiration, dont ce grand homme a trouvé le secret, est bienfaisante et féconde ; elle nous attache aux vertus dont l'héroïsme n'est que le suprême degré ; elle remue notre nature engourdie ; elle nous rend, du moins pour un moment, plus dignes de nous-mêmes. » (*Hist. de la litt. française*, II.)

Sur le talent, le génie. — Le talent a-t-il besoin de passions ? Oui, de beaucoup de passions réprimées. (JOUBERT.)

Le génie commence les beaux ouvrages, mais le talent seul les achève. (Id.)

La volonté est la plus grande moitié du génie. (OZANAM.)

Qu'est-ce que le génie ? C'est une âme en qui l'imagination, l'intelligence et le sentiment sont dans une proportion élevée... C'est une âme qui a une vue pénétrante des idées, qui les incarne puissamment dans le marbre, dans l'airain, dans la parole et dans cette poussière que nous appelons l'écriture ; qui aussi leur communique un mouvement du cœur pour les jeter vivantes dans le cœur des autres. (LACORDAIRE.)

Le génie est, avec la conscience, la plus belle dotation de l'humanité ; on peut dépouiller l'homme de sa puissance, de sa fortune ; mais le génie, comme la conscience, est invulnérable. (Id.)

Abus du génie. — « L'esprit prodigieux que Voltaire a dépensé en impiétés et en bouffonneries, l'ardente imagination et la prestigieuse éloquence de Rousseau, employées à mêler continuellement le sophisme et la vérité, tout ce qui fausse le jugement, flétrit l'âme ou étourdit la conscience, mérite-t-il le nom de génie ? Le mot seul semble exclure l'idée du mal et de l'immoralité. Il ne faudrait pas accorder plus que le talent à des écarts déplorables, et quoique la langue ait conservé les termes de *génie malfaisant* et de *génie de destruction*, elle devrait réserver la désignation glorieuse d'écrivains de génie aux maîtres irréprochables qui ne se sont jamais servis de la parole et des arts que pour le beau et le bien. » (DEZOBRY, *Dict. général des lettres*, etc.)

Selon Joubert, « on doit refuser la science à ceux qui n'ont pas la vertu. » N'est-ce pas trop dire ? Avouez les mérites de l'auteur ; mais refusez-lui le meilleur honneur où il puisse prétendre, l'admiration cordiale, la sympathie confiante qui se livre à un grand artiste, comme à un maître et à un ami. » (P. LONGHAYE.)

Dans la première édition de ses *Nouvelles Méditations poétiques*, Lamartine avait terminé l'ode sur Bonaparte par ces deux vers :

Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus ?

qu'il a remplacé ensuite par ceux-ci :

Et vous, peuples, sachez le vain prix du génie
Qui ne fonde pas des vertus !...

Il explique ainsi ce changement : « La dernière strophe était un sacrifice immoral à ce qu'on appelle la gloire. Le génie par lui-même n'est rien moins qu'une vertu ; ce n'est qu'un don, une faculté, un instrument ; il n'expie rien, il aggrave tout. Le génie mal employé est un crime plus illustre : voilà la vérité en prose. J'ai corrigé ici ces deux vers qui pesaient comme un remords sur ma conscience. »

TABLEAU ANALYTIQUE

ESTHÉTIQUE	}	Définition et division. — L'esthétique est la science du beau. — C'est la philosophie des beaux-arts.
		Elle s'occupe : 1 ^o De l'idée du beau et de celles qui s'y rattachent ;
		2 ^o Des jugements et des sentiments que fait naître en nous le beau (dans la nature ou dans les arts) ;
		3 ^o Des facultés de l'artiste et du poète et des principes qui les dirigent ;
		4 ^o De l'art en lui-même et sous ses différentes formes, qui sont les beaux-arts.

¹ S'il faut refuser le génie à Voltaire et à J.-J. Rousseau, ce n'est pas parce qu'ils en ont abusé, — l'abus n'enlève pas la chose, — c'est parce qu'ils ne l'ont pas eu : ils ont manqué de grandeur, d'élevation et de puissance, Voltaire surtout.

Définitions. — Le beau est la splendeur de la perfection ou de l'idéal. On le définit encore : « ce qui réunit la grandeur et l'ordre. » (ARISTOTE.)

« Le beau est la splendeur du vrai ; » définition attribuée faussement à Platon.

« L'essence du beau, c'est l'unité ; — le beau est la splendeur de l'ordre ; — c'est l'unité dans la variété. » (S. AUGUSTIN.)

« Le beau, c'est ce qui plaît étant connu. » (S. THOMAS, après ARISTOTE.)

« Le beau, c'est l'ordre visible. » (BOSSUET.)

Enfin, Kant a défini le beau : « une finalité sans fin, » voulant indiquer son caractère essentiellement désintéressé et *subjectif*. — Cette opinion de Kant est fautive : il y a le beau en soi (objectif), comme il y a le vrai et le bien en soi.

Rapports du beau avec le vrai et le bien. — Le vrai, le bien, le beau, sont les trois aspects essentiels de l'être ;

Le vrai est l'objet de la science ; c'est l'identité de l'idée avec son objet ; il se rapporte à l'intelligence ;

Le bien est l'objet de la morale ; c'est la conformité d'un être avec sa fin ; il se rapporte à la volonté ;

Le beau est l'objet de l'art ; c'est l'idéal resplendissant à travers les corps ; il se rapporte au goût (intelligence et sensibilité).

Rapports du beau avec l'agréable et l'utile. — Il ne faut pas confondre le beau avec l'utile et l'agréable, comme l'ont fait les sensualistes.

Le beau est distinct de l'agréable : il n'est pas beau, parce qu'il plaît ; mais il plaît, parce qu'il est beau. Tout ce qui est beau est agréable, mais tout ce qui est agréable n'est pas beau ; par ex. : odeurs, saveurs.

Le beau est distinct de l'utile : le beau est inutile comme tel ; « l'idée de finalité disparaît en lui avec l'idée d'utile. » (KANT.) Il y a des choses utiles qui ne sont pas belles : un ustensile.

Trois choses, dit saint Thomas, sont requises pour constituer le beau :

1° L'intégrité ou perfection de l'être : un être mutilé nous semble laid et difforme ;

2° La proportion : c'est-à-dire l'ordre, l'harmonie des parties, des forces, des actes ; la symétrie, la mesure.

3° La clarté ou lumière : rayonnement qui vient de l'objet et qui nous enchante.

A ces trois conditions requises par saint Thomas, ajoutons :

4° La variété ou le contraste, qui représente le mouvement et la vie ;

5° L'unité, qui fait que toutes les parties d'un tout sont ordonnées d'après une pensée.

On distingue : 1° Le beau physique : il existe partout dans la nature ;

2° Le beau moral : c'est celui qui est dans les actions humaines ;

3° Le beau idéal : c'est la beauté conçue par l'intelligence, dépourvue de toute imperfection ;

4° Le beau absolu, qui, comme le bien et le vrai absolu, existe en Dieu seul.

C'est le beau ou le grand élevé à un degré tel qu'il semble hors de proportion avec la nature. — Ne pas confondre, comme l'ont fait parfois les romantiques, le sublime avec le monstrueux, le gigantesque, le colossal, qui sont des déformations de la nature.

Ne pas le confondre non plus avec le joli et le beau. Ce sont trois espèces d'un même genre ; ils diffèrent par les sentiments qu'ils inspirent :

Le joli, le gracieux, nous récréé ; il s'adresse plutôt à la sensibilité qu'à la raison ;

Le beau élève l'âme, la grandit ; il s'adresse plus à l'intelligence qu'à la sensibilité ; il inspire l'estime, l'amour ;

ESTHÉTIQUE (suite.)

I. Idée du beau.

Conditions du beau.

Diverses sortes de beau.

Le sublime, le joli, le beau.

I. Idée du beau. (Suite.)

Le sublime, le joli, le beau. (Suite.) Le sublime imprime une violente secousse à l'âme, il détache des choses vulgaires et inspire l'admiration. L'admiration, qu'il ne faut pas confondre avec l'étonnement, est la marque propre du sublime.

Le laid, le ridicule, le risible. — Le laid, contraire du beau, est caractérisé par le manque d'harmonie, de proportion ; le risible provient d'une disconvenance physique, et le ridicule, d'une disconvenance morale.

Toute œuvre artistique ou littéraire implique plus ou moins l'action de l'intelligence, de l'imagination, de la sensibilité, du goût. — Ce sont les facultés esthétiques.

(On a déjà parlé de la sensibilité et de l'imagination créatrice ; on ne parlera donc que de l'intelligence et du goût.)

II. Facultés esthétiques.

Elle se présente sous la forme de l'esprit, du talent, du génie. L'esprit, c'est le bon sens découvrant dans les choses des rapports qui échappent au vulgaire.

Le talent et le génie sont des degrés supérieurs de l'esprit.

Entre le talent et le génie y a-t-il une différence de nature ou seulement de degré ? — Plusieurs auteurs penchent vers la première opinion. — Ordinairement, on ne fait du génie qu'un talent supérieur, et on les définit l'un et l'autre : le don de créer le beau ou le sublime.

On a défini le goût : la raison en tant qu'elle discerne le beau du laid ; mais c'est une faculté complexe qui se compose de raison, d'imagination et de sentiment.

Le goût se développe par l'exercice et l'éducation, et la meilleure règle que l'on puisse donner pour sa formation, c'est de ne lui présenter jamais que des objets simples et d'un caractère irréprochable.

Définition. — L'art est l'expression de la beauté idéale sous une forme sensible. L'art repose sur ce principe, que toute forme matérielle est le symbole d'une idée, d'une vie.

Sa fin. — La fin de l'art est la même que celle du beau : plaire, élever, exciter l'admiration.

1° L'idéalisme ou spiritualisme, qui définit l'art : « la représentation de l'idéal, » et lui donne pour fin de transfigurer la nature en l'idéalisant ;

2° Le réalisme ou naturalisme, qui le définit : « l'imitation de la nature, » et ne lui donne pas d'autre but que de reproduire la réalité sensible.

Comme le bien et le vrai seuls peuvent nous élever et exciter l'admiration, il s'ensuit que la théorie de l'art pour l'art, ou de l'art indépendant, séparé de toute morale, est fautive. L'art n'est pas une fin, mais un moyen.

Pour produire le beau, l'art peut suivre trois voies différentes :

1° Copier la nature : c'est l'imitation ;

2° Créer des œuvres purement imaginaires : c'est la fiction ;

3° Interpréter la nature en créant des types conformes à la raison : c'est l'idéal.

Ne pas confondre idéal, dans le sens philosophique : réel conçu sans les imperfections naturelles, avec idéal, dans le sens d'imaginaire.

1° L'architecture : expression du beau par des lignes et des formes géométriques ;

2° La sculpture : expression du beau par la représentation des formes vivantes ;

3° La peinture : expression du beau par le dessin et les couleurs ;

4° La musique : expression du beau par des sons ;

5° La poésie, qui a pour moyen d'expression la parole ; c'est l'art le plus immatériel, le plus étendu, le plus rapproché de la pensée.

ESTHÉTIQUE (suite.)

III. Des beaux-arts.

Principales théories sur l'art.

Sources d'inspiration artistique.

Classification des beaux-arts.